

« Il déclare avoir vu à Versailles, dans la calèche du roi Guillaume, l'ex-empereur des Français.

« Le général Trochu a été avisé de ce fait. »

Ainsi, voilà les fables dangereuses qu'on répandait dans le peuple et qui pouvaient avoir sur les imaginations parisiennes de si terribles résultats. Ces renseignements fantaisistes étaient propagés ensuite dans les réunions publiques, où malheureusement ne se rendaient pas les chefs sages et autorisés du parti démocratique, les Schoelcher ou les Louis Blanc, mais des orateurs de rencontre, sacrifiant tout au désir de produire ce qu'on nomme au théâtre *un effet*, et pour cela ne reculant pas devant des nouvelles à sensation aussi dépourvues de vérité que celles que nous venons de citer.

Il y avait alors à Paris une quinzaine de clubs environ où l'on entrait en payant, soit cinq sous, soit dix sous. Les présidents et les assesseurs de ces clubs étaient en quelque sorte à demeure dans leur établissement. On citait parmi ces lieux de réunion, Valentino, les Folies-Bergères, le club de la Vengeance, l'Alcazar, le Casino-Cadet, le Pré-aux-Clercs, l'Élysée-Montmartre, le club Favié (à Belleville), le club des Mille-et un Jeux (rue de Lyon), de l'École-de-Médecine, du collège de France, du passage Raoul, de la Reine-Blanche, des Porcherons, de la Réunion (aux Batignolles), des Montagnards (boulevard de Strasbourg), de la Fidélité (rue de la Fidélité). Là, la lave du volcanique Paris s'écoulait, souvent brûlante et embrasée, trop souvent chargée de détritrus et de scories. Les phrases toutes faites et les déclamations y tenaient malheureusement plus de place que les idées nouvelles et même que les seules idées. La *blague* parisienne s'alliait à la fièvre révolutionnaire. « Je voudrais, comme les Titans, escalader le ciel pour poignarder Dieu ! s'écriait un orateur. » — Et quelque gamin, interrompant : « Faudrait un ballon ! » Pauvre et généreux peuple qui écoutait pourtant tous ces discours, qui les applaudissait, qui croyait à la victoire, à la ruine certaine de la Prusse, à tout ce qu'on lui répétait chaque soir, à tout ce qui se produisait de renseignements, de passions, de colère, dans ces lieux publics, où l'on s'entassait, où l'on allait chercher un peu de chaleur à la lumière des lampes à pétrole, et un peu de vie au contact de citoyens suspendus à quelque parole vibrante. Certes, il se dit alors dans les clubs bien des folies, bien des exagérations ridicules ; mais pourtant, sous ces phrases ronflantes de rodomonts de tribune, il y avait le vague instinct de la foule, l'âme et le désir de Paris. Pourquoi, oubliant ou dédaignant tout ce qui se débitait d'étrangetés dans les discours, le général Trochu n'écoutait-il point les applaudissements, ne saisissait-il pas l'électricité batailleuse qui se

dégageait de ces agglomérations d'hommes et de femmes ? Au fond, que voulait la foule ? De l'action, de l'action, de l'action toujours. Que signifiaient ses exagérations, ses crédulités, ses fièvres, ses colères, cet état mental tout spécial dans lequel elle se trouvait ? Cela signifiait qu'elle voulait agir et combattre, et que se dégageait de son sein, comme un éclair d'un ciel orageux, une seule pensée contenue dans un seul mot : *l'audace !*

Voilà en quoi les clubs contenaient, jusque dans son exagération et ses hyperboles, le sentiment public. « Pourquoi n'agit-on pas ? Pourquoi ne sort-on pas ? Pourquoi ne combat-on pas ? » Telle était en somme l'éternelle question de tous, question qui devenait aussitôt récrimination en passant par les clubs. Oui, il fallait agir ; la foule, instinctivement, le sentait et elle le criait assez durement à ses chefs qui demeuraient immobiles. Le général Trochu s'obstinait à longuement, à trop longuement préparer une sortie, et il semblait négliger le concours de cette garde nationale sur laquelle, disait-il cependant à la veille et au lendemain du 4 septembre, il comptait pour dégager Paris. La garde nationale cependant, refusait-elle de marcher ? Lorsqu'on la dirigeait sur l'ennemi montrait-elle quelque faiblesse ? Non, certes, et lorsque nous parlerons tout à l'heure des incidents de Créteil nous verrons qu'il y eut indiscipline peut-être, mais non lâcheté. Tout au contraire, lorsque les bataillons de MM. de Brancion et Ulric de Fonvielle furent, tour à tour, envoyés en reconnaissance, ils montrèrent dès leur début l'aplomb de vieilles troupes. Voici, sur la reconnaissance faite par M. de Brancion (dont le nom fut glorifié pour ce fait d'armes), le rapport de M. le contre-amiral Saisset, daté de Noisy, 24 novembre, six heures du soir :

« Le 72<sup>e</sup> bataillon de guerre de la garde nationale, conjointement avec le 4<sup>e</sup> bataillon des éclaireurs de la Seine, est allé aujourd'hui, à deux heures, occuper militairement le village de Bondy, sous le commandement supérieur du capitaine de frégate Massion.

« L'entraî du 72<sup>e</sup> bataillon a été tel qu'il a franchi les barricades de Bondy, refoulé l'ennemi d'arbre en arbre sur la route de Metz et le long du canal de l'Ourcq.

« Le commandant Massion a été blessé et transporté à l'ambulance du ministère de la marine.

« Le 72<sup>e</sup> bataillon compte 4 blessés, aucun tué. Le 4<sup>e</sup> bataillon des éclaireurs de la Seine, qui gardait la droite dans les tranchées qui relient le village de Bondy au cimetière, n'a pas eu de blessés.

« Quelques obus du fort de Noisy, envoyés sur le pont de la Poudrette et sur les maisons bordant la lisière du bois, ont réussi à faire mettre le pavillon d'ambulance à l'ennemi sur la quatrième maison de droite du littoral du bois.